

« — Oui, mon général : pas un homme ne s'arrêtera ; pas un coup de fusil ne sera tiré.

« — Combien pensez-vous perdre d'hommes dans le trajet ?

« — La colonne sera forte de quatre cent cinquante hommes ; j'ai calculé cette nuit qu'il ne se tirerait pas en avant de la brèche plus de quatre cents coups de fusil par minute ; le quinzième au plus des coups pouvant porter, je ne perdrai pas plus de vingt-cinq à trente hommes.

« — Une fois sur la brèche, avez-vous calculé quelles seront vos pertes ?

« — Cela dépendra des obstacles que nous rencontrerons. L'assiégé aura dans ce moment-là un grand avantage sur nous ; la moitié de la colonne sera vraisemblablement détruite.

« — Pensez-vous que cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchira pas ?

« — Mon général, les trois quarts seraient-ils tués, fussé-je tué moi-même, tant qu'il restera un officier debout, la poignée d'hommes qui ne sera pas tombée pénétrera dans la place et saura s'y maintenir.

« — En êtes-vous sûr, colonel ?

« — Oui, mon général.

« — Réfléchissez, colonel.

« — J'ai réfléchi, mon général, et je réponds de l'affaire sur ma tête.

« — C'est bien, colonel ; rappelez-vous et faites comprendre à vos officiers que demain, si nous ne sommes pas maîtres de la ville à dix heures, à midi nous sommes en retraite.

« — Mon général, demain, à dix heures nous serons maîtres de la ville ou morts. La retraite est impossible ; la première colonne d'assaut du moins n'en sera pas. »